Journal of Scientific Research in Arts
ISSN 2356-8321 (Print)
ISSN 2356-833X (Online)
https://jssa.journals.ekb.eg/?lang=en

Le Message Ecologique Dans Le Texte Littéraire

Dahlia H. Eddine Zaatar
Professeure-adjointe
Département de français, Faculté Al-Alsun,
Université Ain Chams, Egypte
dzaatar@yahoo.com

Received: 4-4-2025 Revised: 30-4-2025 Accepted: 5-7-2025
Published: 20-7-2025

DOI: 10.21608/jssa.2025.372814.1719
Volume 26 Issue 5 (2025) Pp. 177-206

Abstract

Le projet envisagé entend explorer et analyser le message écologique envoyé par Andrée Dahan dans le roman intitulé « l'Exil aux portes du paradis ». Un message, qui embrasse l'écologique, le social et le conflictuel Nord/Sud. Notre étude s'articulera autour de deux axes. Dans le premier axe, il sera question du contexte spatial. La problématique environnementale dégradante où vit actuellement une part des populations du monde occupe une place de choix dans le roman, l'accent est mis sur le bidonville en tant qu'espace vital. Sera également débattue la bidonvillisation en tant que phénomène fortement lié au développement économique ; un fait gagnant de plus en plus de terrain et représentant ainsi une véritable menace pour tout pays. Sous cet axe, deux théories font leur apparition à savoir « L'Anthropocène » et « La Sémiosphère » sans compter le tournant spatial en littérature qui, lui aussi, sera mis en relief. Le second axe portera sur l'environnement dans son acception sociologique, l'écologie sociale vécue à partir de laquelle transparaissent les convictions, les perceptions et les positions des uns et des autres. Le regard sera ainsi élargi, orienté vers l'abstrait et ce, pour identifier des notions telles que la pauvreté, l'exclusion et la violence, sans négliger le paradigme discursif afférent. A cet effet, deux théories seront examinées : « l'invisibilité sociale » et « le déni de reconnaissance ». Le thème de l'environnement sera également élaboré sous son optique conflictuelle représentée dans le roman par l'Occident et le tiers-monde symbolisé par l'Afrique.

Mots clés : Environnement; bidonville; l'Anthropocène; l'écologie sociale; l'invisibilité.

Introduction

Le projet envisagé entend explorer et analyser le message écologique envoyé par Andrée Dahan dans le roman intitulé *« l'Exil aux portes du paradis »*[1]. Un message, qui en réalité embrasse à la fois l'écologique, le social et le conflictuel entre le Nord et le Sud. Notre étude s'articulera autour de deux axes principaux. Dans le premier axe, il sera question du contexte spatial, de la précarité de l'espace. La problématique environnementale dégradante où vit actuellement une part non négligeable des populations du monde occupe une place de choix dans le roman, l'accent est mis sur le bidonville en tant qu'espace vital ou mode d'existence. Sera également débattue la bidonvillisation en tant que phénomène fortement lié au développement économique ; un fait gagnant de plus en plus de terrain et représentant ainsi une véritable menace pour tout pays. Sous cet axe, deux théories font leur apparition à savoir « L'Anthropocène » et « La Sémiosphère » sans compter Le *Spatial turn* ou le tournant spatial en littérature qui, lui aussi, sera mis en relief.

Le second axe portera sur l'environnement dans son acception sociologique, l'écologie sociale vécue à partir de laquelle transparaissent les convictions, les perceptions et les positions des uns et des autres. Le regard sera, par conséquent, élargi, orienté vers l'abstrait et ce, pour identifier des notions telles que la pauvreté, l'exclusion et la violence, sans pour autant négliger le paradigme discursif afférent. A cet effet, deux théories seront examinées : « l'invisibilité sociale » et « le déni de reconnaissance ». Le thème de l'environnement sera également élaboré sous son optique conflictuelle représentée dans le roman par l'Occident et le tiers-monde symbolisé par l'Afrique. Le spectre du néocolonialisme, de l'américanisme capitaliste ainsi que des aspects d'une mondialisation dévastatrice seront illustrés, les formules telles que croissance/développement ; prédation/asservissement seront donc affirmées.

Notons bien que la publication de *« L'Exil aux portes du paradis »* a valu à son auteure, le prix « Le Signet d'or ». C'est d'ailleurs son deuxième roman après *« le Printemps peut attendre »* paru en 1985. Andrée Dahan est une écrivaine de renom,

[1] Andrée Dahan, *l'Exil aux portes du paradis,* Editions Québec /Amérique, 1993.

elle vit au Québec ; elle avait quitté l'Egypte en 1968 et a pu s'imposer au sein de la littérature arabo-canadienne.

Les indications avancées dans le récit font savoir que l'intrigue se déroule en Afrique soit au Maroc ou en Egypte[2], l'espace étalé alterne deux mondes opposés. Tantôt, nous sommes au « Club des Clubs », un lieu magnifique où l'on se rend, depuis longtemps, pour mener la belle vie et satisfaire toutes sortes de désirs ou selon les propres paroles de Roy « pour des vacances dorées, des gens qu'un charter dépose puis reprend deux semaines plus tard »[3], et tantôt nous sommes au bidonville.

Axe 1 : Le caractère écologique du roman

Le caractère et la portée écologique du roman sont incontestables. Dès les premières pages, la problématique environnementale se fait sentir. L'engagement sociopolitique de l'auteure manifesté dans la description d'un monde en danger est souligné. La présence de l'élément environnemental dans le roman est telle qu'il s'élève au rang des personnages. Il en découle une proposition de prise de conscience de l'environnement et de l'identité écologique.

A cet égard, distinguer entre « écologie »[4] et « écologisme »[5] s'avère nécessaire. Si l'écologie désigne l'étude des milieux, des rapports des êtres vivants entre eux et avec le milieu, l'écologisme consiste en un style de vie visant à un meilleur équilibre entre l'être humain et son environnement naturel via sa protection. A vrai dire, la pensée écologique, dans son acception large, plane sur le récit. La notion de « l'anthropocène »[6] transparaît : dans un monde où les humains sont devenus des agents géologiques comme l'écrit Bruno Latour, « l'Anthropocène devient le concept philosophique, religieux, anthropologique et politique le plus pertinent pour commencer à se détourner des notions de moderne et de modernité »[7].

[2] Cf., Martin, F. (1993). Compte rendu de [L'envers du décor et le décor du réel / Stéphane Bourguignon, *L'avaleur de sable*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 240 p. / Andrée Dahan, *L'exil aux portes du paradis*, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 256 p. / France Daigle, *La vraie vie*, Montréal/Moncton, l'Hexagone/Éditions d'Acadie, 1993, 80 p.] *Lettres québécoises*, (72), 17–18.

[3] Monique Roy «Une découverte: Andrée Dahan», Châtelaine, Juillet, 1994, p. 16.

[4] Cf., Josette Rey-Debove et Alain Rey, Le Petit Robert de la langue française, Paris, p.813

[5] Cf., *Ibid*., p.813

[6] Davide Luglio. La littérature à l'âge de l'anthropocène : les enjeux d'un nouveau récit de la réalité. Itinerari, 2019, Perspectives in the Anthropocene : Beyond Nature and Culture?, LIX, pp.19.10.7413/2036-9484026. Hal 04014366, p.118

[7] Bruno Latour, cité par Davide Luglio. *Loc.,Cit*.

L'anthropocène n'est plus conçu comme une simple réalité « écosystémique »[8] mais aussi comme un changement de paradigme appelant à reconsidérer les idées fondamentales à travers lesquelles le réel a été pensé depuis des siècles, et particulièrement celles ayant trait à la nature et à la culture. Si le monde actuel est désormais le produit de la fusion « indémêlable »[9] des forces géo-historiques et de l'action humaine, il est donc tout à fait naturel que l'on ne peut plus séparer le domaine des phénomènes naturels de celui de l'activité humaine :

> *« De la création de nouvelles molécules à la transformation du cours des fleuves, du changement climatique et toutes ses conséquences aux plastiques microscopiques désormais entrés dans le cycle biologique de la mer, où commence l'activité de l'homme et où finit celle de la "nature" ? »*[10]

La terre a porté l'empreinte de l'humain et la nature a perdu une grande part de sa virginité. Les « dystopies écologiques et les fictions « collapsologiques »[11] prennent de l'ampleur. En étayant les différents risques de destruction pesant sur l'environnement, les écosystèmes et les espèces animales proposent de nouvelles expériences de pensée incitant davantage à la vigilance littéraire. Ainsi l'écologie acquiert-elle sa véritable valeur donnant lieu à l'écocritique et l'écopoétique. Le pouvoir d'alerte de la littérature se voit démontré rappelant à la critique l'importance des fonctions éthiques des lettres :

> *« l'écologie convoque le pouvoir d'agentivité et de relation de chaque élément de l'ordre naturel, tel que vient le ressaisir les approches néo-matérialistes et néo-réalistes; l'écologie fait résonner les émotions propres à notre relation à l'environnement; elle signale la puissance d'éducation sémantique et la richesse des expériences de*

[8] Davide Luglio. *Loc.,Cit*.

[9] Davide Luglio, *Op,Cit*., 2019, p.119

[10] Davide Luglio, *Loc., Cit*.,

[11] Alexandre Gefen. Les théories écologiques de la littérature : de l'écopoétique à la biocritique. Sara Buekens;Pierre Schoentjes; Riccardo Barontini. L'horizon écologique des fictions contemporaines, 53, Droz, 2022, Romanica Gandensia, 978-9070489342. halshs-03913983, p.6

pensée dont l'énonciation et la narration sont capables, invitant à la valorisation de la productivité épistémique et philosophique de la cognition fictionnelle »[12].

Ainsi, « L'écologie culturelle »[13] devient une des plus importantes modalités de la mimésis ; elle change les canons et infléchit les analyses. La littérature change de statut et de nature générant de la sorte une critique soucieuse des concepts de l'écologie ; la biocritique voit le jour, le rapprochement avec le champ des sciences cognitives et la philosophie naturelle souligne davantage l'enchevêtrement d'une planète partagée. La prise en compte de l'anthropocène conduit à redéfinir l'idée de monde. La littérature ne serait plus cantonnée à représenter l'homme, à valoriser la communication interhumaine et à proclamer l'autonomie du sujet mais elle serait également penchée sur les processus et les imbrications entre homme et milieu.

Si nous revenons au roman objet d'étude, l'espace naturel y est marqué par une grande dichotomie ; nous sommes toujours confrontée à deux univers. La nature représentée qui d'ailleurs couvre terre, mer et atmosphère semble ambivalente : la dégradation de l'écosystème, le déséquilibre enregistré dans la biodiversité sont dissimulés dans un cadre fantastique, un merveilleux paradisiaque !

Certes, la notion de bidonville ne date pas d'hier, elle existe depuis longtemps. Parallèlement à l'art de construire des villes nouvelles et thérapeutiques, l'habitat précaire, misérable et insalubre, se développe lui aussi engendrant une des plaies majeures de la société. Le bidonville constitue « la catégorisation dénominative de l'espace géographique et social correspondant à cette pathologie urbaine »[14]. Si au début, Bidonville était un nom propre désignant un quartier de Casablanca, il se transforme graduellement, vu sa clarté sémantique (la ville des bidons), en nom commun de bidonville, son usage se voit alors généralisé comme étant une catégorie

[12] *Ibid*., p.10
[13] *Ibid*., p.9
[14] Raffaele Cattedra, « Bidonville : paradigme et réalité refoulée de la ville du XXe siècle » in « *Les mots de la stigmatisation urbaine* » Jean-Charles Depaule, Paris, 2006, p.123

stigmatisée de la ville contemporaine. Au XXe siècle il s'affirme comme phénomène universel : « Bidonville voyagera ainsi entre Casablanca, Tunis, Alger et des villes du Maghreb vers celles du tiers monde, en passant par les périphéries urbaines de France et d'Europe »[15].

Le terme bidonville indique un statut social précis, une capacité économique limitée sans oublier « les types de localisation ou les modalités de construction »[16]. Ainsi surgit le bidonville dans le roman, un espace stigmatisé et stigmatisant, un lieu composé de tôle et de bidons. Un type d'habitat, dénommé par les objets-matériaux qui en assurent l'édification. Un espace caché et marginal, la « zone », au sens littéral ou figuré, « aux lisières de la ville et en marge de la norme sociale urbaine »[17]. Selon Depaule, le bidonville constitue :

> *« Une catégorie de la ville, participe fonctionnel-bien souvent prépondérant- de l'espace urbain et de sa logique économique capitaliste. Un paradigme, […], consubstantiel de la sémantique des territoires de l'urbain et des pratiques de l'espace ainsi que de leur mémoire : palimpseste refoulé de l'établissement humain contemporain. »*[18]

Dans le roman, le bidonville désigné se trouve à proximité d'un complexe touristique sept étoiles, une magnifique station balnéaire surnommée « Le Club des Clubs ». Quand ce complexe a été bâti, des gens sont venus de toute part et le bidonville est né. La majorité des travailleurs au « Club des Clubs » viennent du bidonville y compris les marchands du kif.

La construction du bidonville est hasardeuse, l'intérieur repose essentiellement sur des briques grossières. Mais, les belles pierres de taille étaient réservées à l'extérieur pour sauvegarder l'apparence : « […], quand un pays se met en tête de s'ouvrir au tourisme, c'est la moindre des choses qu'il jette le voile sur ses chancres purulents. Pudeur oblige ! »[19]

---

[15] *Ibid*., p.128

[16] Cl.,Ancery P., « La misère absolue des "zoniers", peuple de la périphérie », Retronews.fr, Bibliothèque nationale de France, le 09/03/2018

[17] Raffaele Cattedra, *Op., Cit.,* 2006, p.125

[18] *Ibid*., p. 125

[19] Andrée Dahan, *Op.,Cit*, 1993, p.15

Dans le roman, le bidonville est désigné par « taudis-bouge-hutte-ghettos-merdier-crique-mouise-gite-chaos »[20]. Les termes varient pour comprendre habitat spontané, insalubre, non réglementaire, clandestin, illicite, marginal, informel, habitat-bidon. Les caractéristiques de ce type d'habitat sont détaillées et désignées par « foutu » *;* quand il pleut, l'insalubrité règne: « […], on nageait en plein dans le marasme. Inutile de vous décrire la confusion quand il a plu, […]. Ça tient à la fois du merdier et du chaos »[21].

La typologie des représentations de l'environnement telle qu'elle est décrite par Lucie Sauvé est totalement bafouée :

> *« L'environnement – nature à apprécier, respecter et préserver ; l'environnement –ressource à gérer ; l'environnement – problème à résoudre ; l'environnement – système à comprendre pour décider ; l'environnement – milieu de vie à connaître et à aménager ; l'environnement – biosphère où vivre ensemble et à long terme ; l'environnement – projet communautaire où s'engager »*[22].

Dans « *L'Exil aux portes du paradis* », l'environnement des classes défavorisées se présente comme un mode d'existence intolérable étalé entre humidité, vétusté, défaut d'air et de jour, sans compter le surpeuplement. On y fait allusion à un article paru dans le journal « Le Monde » portant sur les conditions de vie dans les quartiers pauvres où l'odeur putride, la pourriture et l'infection sont la norme. Ces propos viennent confirmer cet état déplorable, mettant en lumière la puanteur au bord de la mer, la prolifération des mouches sur les lèvres ou sur les plaies des moribonds. Des conditions de vie minable sont donc étayées entre précarité et insécurité laissant transparaître un véritable exil.

Ici, Andrée Dahan souligne le degré d'insalubrité où vit le petit peuple : elle est provoquée par les amas d'immondices, la stagnation d'eau, le défaut d'entretien des conduites d'eau ménagères, la mauvaise odeur des fosses et des cabinets, les saletés de toutes sortes, sans compter l'état médiocre des planchers ou des carrelages, les infiltrations par les toitures, l'exiguïté des pièces et les plafonds trop bas.

[20] *Ibid*., pp.14, 15, 16,115
[21] *Ibid*., p.14
[22] Lucie Sauvé, *Education et environnement à l'école secondaire*, Editions Logiques, Québec, 2001, p.298

Selon les habitants de la médina, le bidonville est une plaie qui regroupe « des truands et des trouble-fête »[23]. Cependant, le rôle économique assumé par le bidonvillois est indéniable : la majorité des employés travaillant au complexe touristique et des vendeurs sont originaires du bidonville. Là, l'auteure essaie de montrer le rapport étroit qui existe entre développement économique et dégradation de l'environnement.

Les désignations des bidonvillois varient entre « motus » (p.44), « déchet/purin/paumés/étrons » (p.14) « loqueteux » (p.11), « chancres purulents/ les sans-murs » (p.15), « moins que du bétail » (p.11), « morpions » (p.18) « les dindons de la farce » (p.114), « des sans-abri/des va-nu-pieds/des lépreux/des estropiés/des faméliques » (p.121), « des déportés/des sous-hommes/des sous-produits de l'homme » (p.101).

Ces désignations mettent en évidence le lien qui existe entre l'homme et son espace, elles traduisent aussi le rapport existant entre l'identité déterminant l'homme et son espace. Comme le signale F. Cheriguen, ces deux identités « s'influencent mutuellement »[24]. Le sujet construit l'espace tout en étant construit par lui. Il suffit, parfois, d'énoncer un toponyme pour que des traits caractéristiques de ses habitants se mettent en place. Le toponyme n'est donc pas un simple indicateur de lieu mais il entretient une relation consubstantielle avec le groupe qui y habite, ou y a déjà habité. C'est le cas, par exemple, des toponymes de bidonvilles et villes de bidon et les sans-murs/ les sans-abri/les déportés/les sous-hommes/les déchets qui contribuent davantage à marquer l'identité des personnes ou des groupes qui y vivent.

Les dimensions socio-urbaines de l'espace dans le roman apparaissent à travers une analyse symbolique de la représentation littéraire de l'espace urbain : une représentation qui souligne le point de vue sociologique ; la configuration des identités menacées dans une ville hostile où l'atomisation, l'isolement et l'individualisation font loi. Le langage utilisé se caractérise par une très grande disparité allant du familier, du grossier et de l'argotique jusqu'à atteindre la langue de la littérature. Il en découle des paysages sémiotiques qui, de concert, concourent

[23] Andrée Dahan, *Op.,Cit.,* 1993, p.83

[24] F. Cheriguen, *Essai de sémiotique du nom propre*, Alger, Office des Publications Universitaires, 2008, p.41

à donner une image de la construction sociale de l'espace ainsi que de la réalité socio-urbaine du XXIe siècle.
Si nous regardons l'organisation de l'espace dans le roman nous constaterons qu'elle rejoint la théorie de « la sémiosphère »[25] de Youri Lotman fondée essentiellement sur la binarité ; le haut et le bas ; l'ouvert et le fermé ; le centre et la périphérie. Même les rencontres se font clandestinement et se payent trop chères ; l'expérience de Muss en est la meilleure preuve. La structure spatiale établie dans le roman a eu le privilège de consolider la notion des frontières infranchissables. La fonction pragmatique tant de l'espace que du langage se trouve ainsi illustrée.

L'indigence du bidonvillois est illustrée par la misère, la privation, la soumission et l'exclusion. La mère de Muss est par excellence la figure représentative de l'indigent. Elle subit silencieusement l'exploitation sexuelle. Enchaînée à son sort de victime elle demeure soumise et incapable d'agir. Une femme écrasée, recueillie par un homme riche, nommé Si Ahmed, elle devient essentiellement sa maîtresse et celle de ses trois fils : « nous sommes nés pour servir et pour obéir », dit-elle à son fils qui la voyait se tordre de douleur »[26].

Les deux principaux protagonistes, Muss et Saadoun habitaient eux aussi le bidonville, ensuite et après plusieurs essais ils ont pu trouver un deux-pièces- caveau, au cimetière européen où ils partageaient la chambre avec Edgar Pharaon et Marguerite Couturier. Ils dormaient sur une natte à même le sol. Si le caveau les protégeait pendant les canicules, en hiver ils frissonnaient sous l'effet du froid sépulcral. Là, Andrée Dahan soulève la problématique des SDF, un phénomène social qui prend de plus en plus d'ampleur dans la société contemporaine.

Bien entendu, pour pouvoir généraliser l'exercice du droit à la vie privée cela nécessite une distribution équitable entre les membres du groupe social ; les personnes sans domicile fixe se trouvent dans l'incapacité d'exercer leur droit à la vie privée étant condamnées à rester en permanence dans des espaces publics.

L'indigence du bidonvillois est accentuée par l'opulence démesurée à proximité. La malnutrition qui fait ses ravages parmi les démunis provoque des maladies incurables engendrant des abrutis : « -Bordel de bordel, au bidonville, on bouffe que

[25] Cf., Youri Lotman, *La Sémiosphère*, trad. Par Anka Ledenko, Limoges, Pulim, 1999. p. 9
[26] Andrée Dahan, *Op.,Cit.,* 1993, p.212

du pain, que du thé, tous les jours sauf le vendredi. Alors nous faisons partie des quelques millions d'individus tarés »[27]. Par contre, dans le paradis défendu la vraie bouffe coulait : crevettes à la chair rose, poulets aux pistaches, fromages, fruits et pains de toutes sortes, « C'était toute la terre africaine, bénéfique, riche en vitamines, au rendez-vous, matin, midi, soir»[28].

Ainsi, ce paradis défendu constitue-t-il une menace suscitant les convoitises des démunis qui se réjouissent au début de voir tout ce luxe mais se sentent ensuite frustrés. Toute la joie du départ se transforme en écœurement derrière lequel se cachent la colère et la rage. L'acuité de la privation ressentie par le pauvre augmente de jour en jour devant toute cette abondance extravagante :

> *« Alors vous sentez venir la soif, une soif qui vous pénètre les entrailles comme un aiguillon. Une soif qui vous laboure les derniers restes d'espoirs brisés ; une soif comme une gangrène dans votre fichue vie. Et voilà que s'installe en vous, avec une lente douceur, la violence de l'appel au meurtre, à la haine, à la vengeance »*[29].

De simples paroles, l'on passe à l'acte. Des nouvelles courent parmi les vacanciers du Club signalant l'occurrence de graves incidents dans ce complexe luxueux. Des voix se font entendre, au début l'on ne conçoit pas la taille du problème : « Personne n'a encore soupçonné la gravité de la situation » (p.23) ; quelques-uns veulent se renseigner : « Vous connaissez la nouvelle ? » (pp.24-26) ; d'autres prétendent que c'est une « Inondation du rez-de-chaussée » (p.26) ; la majorité parlent « d'une catastrophe, d'odeurs putrides, de rats morts » (p.27) pour convenir en fin de compte qu'il s'agit d'un « engorgement d'égout ». On explique qu'à cette période de l'année, la marée est haute et « la pression perturbe le collecteur ! C'est tout » (p.27). En un clin d'œil, la couleur grise plane sur toute la plage.

En effet, il ne s'agit pas d'une marée haute ni d'une inondation mais d'un fait planifié, prémédité : vu la grande injustice sociale longtemps endurée, Saadoun décide de se lancer dans le sabotage. Moyennant des briques introduites dans le

[27] *Ibid*., p.19
[28] *Ibid*., pp.20-21
[29] *Ibid*., p.20

grand collecteur du complexe hôtelier, il bouche la circulation des égouts, un très grand désarroi en découle.

Axe 2 : le profil sociologique/conflictuel du roman

Le profil sociologique du roman réside dans un accent accru accordé à des concepts puisés dans la philosophie et les sciences sociales. Au « concept de reconnaissance »[30] qui constitue le principal garant de cohésion sociale est substitué « le déni de reconnaissance »[31] dont la forme varie entre mépris, humiliation, non-respect, mésestime ou invisibilité.

A examiner de près l'écologique dans son rapport avec l'élément humain dans le roman nous trouverons qu'il est essentiellement incarné par l'idéologie régnante, laquelle est transmise par le national et l'international. Le national se divise en catégories nationales aisées comme les habitants de médina, Si Ahmed l'homme fortuné, des employeurs privés comme le patron au hammam, des autorités publiques comme l'armée, les geôliers, les agents de police devant la porte cochère du « Club des Clubs ». L'international est représenté par le personnage occidental ou en d'autres termes les vacanciers au « Club des Clubs » et plus précisément: M. Stanfield et le Docteur. L'international apparaît également à travers la presse citée dans le roman : les journaux comme le Monde, les organisations internationales comme l'OMS.

Au manque de respect de l'environnement s'ajoute celui des hommes. M. Stanfield incarne la laideur physique et morale. Il avait l'allure sinistre des monstres, un regard à double tranchant et deux yeux inégaux. De caractère agressif, il injuriait Muss à tout moment et était toujours sujet à l'inquiétude et l'anxiété. Il s'avère par la suite qu'il était recherché de par le monde, ses adversaires étant nombreux, tous voulaient se venger de lui.

Cet homme incarne le laid qui va de pair avec le mal et la destruction. Un grand marchand d'armes à l'échelle mondiale qui menait la belle vie dans quelques lieux

[30] Cf., Olivier Voirol, « Invisibilité et « système » La part des luttes pour la reconnaissance », *in Christian Lazzeri et Alain Caillé La Reconnaissance aujourd'hui*, CNRS Éditions, Paris, 2009, OpenEdition Books: July 1, 2016, p 322

[31] Christian Lazzeri et Alain Caillé, *Loc., Cit*.,

cachés en France et en Belgique. Il était fou de luxe qu'il payait à prix d'or. Il attirait chez lui les romanciers du monde « sado-masochiste »[32] qui lui organisaient des soirées aussi raffinées que louches. Quand il parlait de ses canons, il se métamorphosait en « une cuirasse baroque »[33], un malade qui prend l'Afrique pour « le marché le plus prestigieux du sexe libérateur »[34].

Quant à la figure du Docteur, elle représente l'Occident dans ses exploitations, ses tergiversations, ses louvoiements et ses engagements manqués. Les excuses qu'il avance pour retirer sa promesse à l'égard de Muss en sont la meilleure preuve. Il lui reproche son métier de "baigneur" voire "masseur" au hammam et voit dans cette activité une forme de prostitution. Il le qualifie de « putain » et de « professionnel du cul »[35]. Ainsi, sans scrupules, il manque à ses promesses laissant Muss dans le plus profond désespoir :

Cher Muss,

> *« Tu m'as bien fait parvenir ces derniers temps quelque quatre ou cinq lettres. Mais je t'avoue ne plus me souvenir de leur contenu, comme je dois reconnaître également ne plus savoir où je les ai placées. […] Nos vies sont inconciliables par leurs valeurs autant que par leur destin. Et l'idée de te faire venir s'est évanouie comme glace au soleil. D'ailleurs, que ferais-tu ici ? […] Mieux vaut t'en tenir à ce que tu vis ! […], la vie sous le soleil est, dit-on, plus facile. […] »*[36]
>
> *Yves Forget*

De la destruction de la biosphère on passe à celle du prochain. Une tentative de conceptualisation de la notion d'invisibilité sociale, telle qu'elle est expliquée dans le roman, s'impose. Andrée Dahan peint une société hypocrite et mensongère qui abuse de son pouvoir et écrase le bas peuple. Une société où sévit la violence non seulement « symbolique »[37] mais physique aussi. Les gouvernants prêchent la raison pour les petites gens alors que leur pouvoir en est totalement dépourvu. Sous le

[32] Andrée Dahan, *Op., Cit*., 1993, p.93
[33] *Ibid*., p.95
[34] *Ibid*., p.91
[35] *Ibid*., p.193
[36] *Ibid*., pp 190-194
[37] Cf., Philippe Braud, « Violence symbolique et mal-être identitaire », *Raisons politiques*, 2003/1, N0.9, pp.33-44

couvert de l'Etat, l'armée organise des crimes. Saadoun se demande alors « à qui l'on devait imputer la faute ? Au soldat ? Le foutu rouage du pouvoir ? »[38]

Le meurtre de Fanfan Farid, le pauvre non-voyant qui psalmodiait des versets coraniques dans la rue représente une forme exécrable d'invisibilité sociale subie :

> *« Qui a abusé de son droit de vie et de mort. Et au nom de quoi.*
>
> - *Quand des salauds sans foi ni loi se donnent tous les pouvoirs, y a plus qu'à jubiler, trop heureux tous les jours d'être encore en vie, disait Saadoun. Un jour, ils viendront raser ce trou de merde. Avec nos murs branlants, ils auront juste à nous passer sur le corps avec leurs bulldozers d'enfer »*[39].

L'état précaire de la société est souligné par les désignations injustes communément admises adressées aux personnes vulnérables (pute et client) : Muss se demande stupéfait :

> *« Puisque c'est le client qui détient ce pouvoir suprême de rendre l'autre putain douze fois par jour, pourquoi le mépris ne devrait-il pas rejaillir sur lui ? Lors de la déroute d'une armée, c'est le général qu'on accable. Et la déroute d'une pute, qui doit en prendre la responsabilité »*[40] ?

L'abus du pouvoir et l'absence de l'état de droit sont illustrés par l'expérience de Muss en prison où, sans justification aucune, il a été exposé à toutes sortes de violence. Il a été délibérément torturé, électrocuté, enfermé nu - bras et pieds liés- dans un réduit avec une armée de rats affamés. Les scènes de sa torture apportent elles aussi leur part significative dans le décor écologique du roman !

> *« La richesse de notre société, c'est qu'il y a plusieurs justices. Et la meilleure pour un enculé comme moi, c'est celle qui consiste à dire : « Pitié pour lui, messieurs, ce n'est qu'une limace, un parfait petit crétin. » puis on graisse la patte en coulisse pour que les tortures soient plus … humaines, pour ainsi dire ! »*[41]

[38] Andrée Dahan*, Op. , Cit*, 1993, p.93
[39] *Ibid*., p.94
[40] *Ibid*., p.91
[41] *Ibid.*, p.190.

Ainsi paraît la société du roman, une société qui se distingue par l'inégalité, l'injustice et une pauvreté criante. La dépendance totale à l'égard de l'Occident va de pair avec l'érosion des sols, le déboisement, les vulnérabilités socio-environnementales. Le manque crucial des droits humains fondamentaux comme le droit à l'eau potable, à l'emploi, au logement, à la santé, à l'éducation et à la parole se répand parmi la majorité de la population sans pourtant soulever de l'indignation. On dirait que l'esclavage et le colonialisme ont simplement changé de forme tout en gardant les mêmes dynamiques. L'indépendance présumée a su rompre les chaînes aux pieds des ex-colonisés, mais n'a pas réussi à briser celles dans l'esprit des descendants du colon qui maintiennent intacts les rapports du pouvoir arbitraire.

> *« Regardez ces murs de ceinture autour du bidonville d'Asmara. Ils ont été construits pour nous faire basculer dans l'oubli. Nous, nous ne sommes pas. On feint de nous ignorer. Et qui penserait à venir y voir la réalité ? Esclavage moderne, pourriture, folie humaine. Les faits sont là. Inchangés depuis des siècles. On n'est pas encore sorti du Moyen Age. »*[42]

Les notions de relégation, de marginalisation et de disqualification occupent une place prépondérante dans le roman. L'exclusion paraît comme « un paradigme sociétal »[43] dont les représentations traduisent bel et bien les fondements et les modes de régulation de l'ordre social établi :

> *« C'est vrai que j'ai pété plus haut que le trou car, comme dit ma mère, la dignité c'est de savoir garder son rang et moi, je suis sorti du rang. Foutre rang. Mon rang, c'est le bidonville. J'ai soulevé le coin du rideau qui nous discriminait et j'en ai été aveuglé. […] Un paumé, c'est un paumé, il peut être moins paumé mais jamais plus du tout. »*[44].

Comme indiqué par la citation précédente, le rapport social à la pauvreté et à l'exclusion impose au petit peuple de rester dans le déterminisme, sans le moindre espoir de promotion. L'identité sociale conférée au pauvre par la communauté dominante constitue également une forme de précarité. Le pauvre reste toujours victime de stigmatisation de la part de la société vu son manque de moyens. On

[42] *Ibid.,* p.232
[43] Serge Paugam, « Les formes contemporaines de la pauvreté et de l'exclusion. Le point de vue sociologique », in *Genèses*, 31,1998. Femme, famille, individu. p. 138
[44] Andrée Dahan, *Op., Cit*, 1993, p.20

attribue ses limites financières à sa paresse et à son esprit médiocre. Il est donc à blâmer et non à déplorer.

La perception du pauvre dans le roman est négative ; elle correspond tout à fait au point de vue élaboré par Michel Foucault voyant dans le pauvre un élément déclencheur de désordre, d'insécurité menaçante qui implique la méfiance :

> *« […] désormais, la misère n'est plus prise dans une dialectique de l'humiliation et de la gloire ; mais dans un certain rapport du désordre à l'ordre qui l'enferme dans la culpabilité. […] Elle glisse d'une expérience religieuse qui la sanctifie, à une conception morale qui la condamne»*[45] .

L'homme pauvre tombe dans le gouffre de l'invisibilité sociale préméditée. Il ne possède pas d'espace privé ; n'a pas accès à l'espace public et se sent totalement rejeté.

« Pour se rendre invisible, n'importe quel homme n'a pas de moyen plus sûr que de devenir pauvre »[46] écrivait Simone Weil qui, selon le rapport de l'Observatoire National de la Pauvreté et de l'Exclusion sociale de 2016, s'est employée à comprendre le lien entre les conditions objectives d'existence, le regard porté sur l'individu, et celui que l'individu porte sur lui-même. Elle cherchait ainsi à cerner cette impasse où se trouvent certaines personnes pauvres, les conduisant à basculer dans la marginalisation voire la disparition sociale.

D'après l'ONPES, « Beaud et al, et Rosanvallon, »[47] soulignent dans différents travaux que l'invisibilité des pauvres n'est pas seulement sociale, elle s'étend pour englober le politique et le médiatique. Les invisibles sont ces catégories de population oubliées par l'action publique et négligées par les sciences sociales.[48]

Le roman objet d'étude explique cet état d'invisibilité auquel est condamné le démuni. Andrée Dahan se fait la porte-parole des sans-abri, des « gens de peu »[49]

[45] Foucault, 1972 : 70, cité par Julie Cabri, Quand l'autre prend la parole. La représentation de trois formes d'altérité dans le roman contemporain, 2009, thèse de doctorat, université de Toronto, 2009 https://utoronto.scholaris.ca/items/30afad78-5b9c-4226-a7c9-408252233dc4

[46] Simone Weil, 1953, cité par Jules Donzelot, « L'invisibilité sociale : une responsabilité collective, in *ONPES*, rapport 2016, onpes.gouv.fr,P.7

[47] Beaud et al, 2006 et Rosanvallon, 2014 cités par Jules Donzelot, *Ibid*., p.24

[48] Gatti, 2003, cité par Jules Donzelot, *Ibid*., p.26

[49] Terme employé par Pierre Sansot, cité par Jules Donzelot, *Ibid*., p. 23

pour reprendre l'expression de Pierre Sansot (1992). L'enjeu consiste à révéler leur mal-être à travers une lecture approfondie de leur existence afin de montrer le degré d'invisibilité à laquelle sont assujettis ces « gens de peu ».
Conçue comme l'une des façons de percevoir autrui dans le cadre d'une interaction au sein d'un groupe social donné, l'invisibilité équivaut à ne pas tenir compte de l'existence de l'un des membres du groupe étant donné que sa participation positive est considérée comme étant sans importance. Ceci nous conduit à évoquer l'expression de Pagès « le paradigme de la reconnaissance ». Nous faisons ici face à trois types de « déni » selon les disciplines impliquées à savoir la psychologie sociale ; la sociologie de l'espace public médiatisé et la phénoménologie sociale :

> *« Cette notion* (d'invisibilité sociale) *permet de réunir […] : le déni de reconnaissance d'une contribution positive aux activités du groupe […], le déni de reconnaissance des difficultés spécifiques des groupes qui n'apparaissent pas sur un mode spectaculaire […] et le déni de reconnaissance véhiculé par le regard des citoyens et des institutions et qui peut donner lieu à des stratégies de résistance reposant sur le choix d'une certaine invisibilité sociale […]. »*[50]

Si nous voulons appliquer cette théorie de «déni de reconnaissance » à l'état d'invisibilité dont souffrent les bidonvillois et plus précisément les deux principaux protagonistes du roman Muss et Saadoun, elle s'avère totalement appropriée. Notons bien les positions adoptées par les autorités publiques, les vacanciers occidentaux et les catégories nationales aisées à leur égard. Muss évalue sa relation avec le Docteur et se rend compte de la réalité des faits, pour ce dernier il ne représentait qu'un simple objet de jouissance. Celui-ci ne s'est même pas donné la peine de connaître Muss :

> *« Au fond, ce qu'il connaissait de moi, Muss, c'était strictement trois fois rien. Un type rigolard ayant pour logis une chambre mortuaire, pour copain un vendeur de géodes, pour boulot un passe-temps décontracté,*

[50] Jules Donzelot, *Ibid*., p.24

pratiqué dans un hammam de luxe pour touristes. […]. Il s'est tenu aux portes des apparences. »[51]

Pour la phénoménologue Julia Tomas qui d'ailleurs s'est beaucoup basée sur les travaux d'Alfred Schütz, tout phénomène social est conditionné par un « apparaître »[52] et une « intention »[53]. La conscience n'est jamais totalement neutre ; il y a toujours une intention qui soutient l'acte de voir et d'entendre. L'invisibilité sociale devient donc le résultat d'un acte intentionnel de ne pas voir : « si l'Autre ne me voit pas, c'est certainement parce que je n'existe pas pour l'Autre, pourtant j'existe physiquement et donc je suis visible »[54].

D'après Julia Tomas toujours, le degré d'intérêt porté à l'égard de ces personnes concernées joue un rôle clé dans cette interaction sociale. L'intérêt est conditionné par la signification sociale que la conscience de la personne attribue à cet autre avec lequel elle peut interagir. Ainsi le (non-)regard qui impose l'invisibilité sociale exprime-t-il à la fois une intention individuelle et une autre collective. La preuve en est que même lorsqu'ils sont vus, les SDF ne sont pas regardés ; leurs spécificités individuelles et les traits de leur visage ne sont pas reconnus. Une expérience a été menée à New York par une campagne intitulée « Make them visible! »[55] : des personnes se sont déguisées en SDF et installées au pied des immeubles de leur famille. On a filmé les proches de ces personnes en train de passer à côté d'eux sans les reconnaître. Quand les films ont été montrés aux proches ils se sont étonnés devant toute cette indifférence à l'égard de ceux qui partagent leur vie depuis des années !

La littérature a accordé un intérêt tout à fait particulier à cette question d'invisibilité sociale. La figure de l'invisible est minutieusement illustrée dans le roman de Ralph Ellison, *« Homme invisible pour qui chantes-tu ? »* où l'on raconte l'histoire d'un jeune Noir du Sud des États-Unis qui s'emploie pour obtenir une place au sein d'une société qui le considère comme invisible. Dans *« Le livre à venir »* Maurice Blanchot peint l'homme quelconque des grandes villes, cet homme interchangeable qui n'a

[51] Andrée Dahan, *Op., Cit*., 1993, p.71
[52] Cf., Julia Tomas, « Pour une phénoménologie du regard », *Culture et Sociétés*, 8, 2008, pp. 147-154.
[53] Cf., *Ibid*., pp.147-154.
[54] *Ibid*., p.151.
[55] Cf., Julia Tomas, *Op., Cit.,* 2008, p.153.

pas de caractéristiques qui lui sont propres, il symbolise la vérité de l'existence impersonnelle. Ces personnages invisibles socialement sont au cœur des écrits de nombreux écrivains à savoir entre autres ; François Bon, Annie Ernaux, Yves Pagès. Par son roman *« L'Exil aux portes du paradis »* Andrée Dahan vient se ranger dans la même lignée de ces derniers qui s'attachent à décrire ces figures de personnes que la société contemporaine a a mis à l'écart.

L'OMS qualifiée de « très bourgeoise »[56] par Muss se présente chez eux pour leur parler de sécurité, d'incendie et de qualité de vie. « Ça me fait rigoler quand je pense ! Ces cocos-là ». Il se demande stupéfait comment cette délégation peut évoquer toutes ces mesures de précautions à prendre au sein de cette « mouise »[57] où ils vivent. Ainsi paraît l'espace public avec ses médias et ses organisations internationales dans un autre monde qui ne traduit aucunement le besoin réel des catégories défavorisées. Les clichés et les allégations avancés démontrent l'inaccessibilité de ces couches vulnérables aux autorités de prise de décision qu'elles soient médiatiques ou politiques. Les critères d'attention de ces entités ne dépassent pas les simples apparences, une réorientation du regard s'avère nécessaire pour une meilleure visibilité sociale.

Saadoun, son ami est totalement convaincu de cet état d'exclusion sociale imposé depuis longtemps au petit peuple: « Historiquement, […], tu es zéro ! Historiquement, tu ne représentes aucune valeur. Où y a-t-il place dans les bouquins d'histoire pour la culture des bidonvilles ? As-tu jamais entendu parler de la tolérance à la civilisation des va-nu-pieds ? »[58]

Pour Saadoun, en vue de combattre l'invisibilité sociale il faut passer par la visibilité négative, autrement dit, il faut savoir comment attirer l'attention. Selon Clifford qui d'ailleurs fonde ses conclusions sur une observation prolongée des groupes, « la visibilité négative peut constituer un facteur d'intégration sociale »[59] étant donné que par ses provocations, ses capacités à perturber le fonctionnement du groupe, la personne peut devenir une figure populaire et par la suite attirer l'attention des autres.

[56] Andrée Dahan, *Op., Cit.,* p. 15
[57] *Loc.,Cit.,*
[58] *Ibid*., p.218
[59] Edward Clifford, cité par Jules Donzelot, *Op., Cit*., 2016, p.20

D'ailleurs le fait d'associer invisibilité et reconnaissance n'est pas nouveau, cela a été soulevé par le philosophe et sociologue allemand Axel Honneth[60]. Sa théorie de la reconnaissance repose sur un double enjeu. Le premier a trait à « l'éthique » étant donné que l'intégration sociale ne peut s'accomplir que par un processus d'inclusion, celui-ci ne saurait se réaliser qu'à travers des formes réglées de reconnaissance. Le second concerne « l'épistémologique », car selon Honneth pour pouvoir interroger les manifestations et la signification de l'acte de reconnaissance cela requiert un élan dans les travaux de sociologie basés sur la socialisation susceptible d'éclairer des phénomènes comme l'intégration et l'exclusion sociale : « Je me demande quels types de pratiques sociales sont institutionnalisés dans nos sociétés, de telle sorte que des formes de reconnaissance réciproque sont produites »[61].

Les notions « d'intégration, d'inclusion et de reconnaissance réciproque »[62] dont parle Honneth sont totalement bafouées par l'ordre social établi dans le roman, les interactions entre riches et pauvres, dominants et dominés sont régies uniquement par l'exploitation, une tendance qui ne se limite pas aux individus mais qui s'élargit pour englober aussi les rapports entre Etats. Les Etrangers selon Saadoun sont « des sangsues »[63] qui exploitent sans vergogne le tiers monde. Il est surprenant de voir chuter la production des céréales en faveur de celle du coton en attribuant le manque drastique à la sècheresse et à la démographie galopante. Cette exploitation est observée dans tous les domaines de la vie : « Voilà, nous sommes une sorte de galerie marchande où États-Unis et compagnie viendraient trier sur le volet les plus beaux spécimens. Et vous croyez qu'avec le reste, on pèsera lourd dans la balance »[64]? Saadoun lance ainsi une attaque acerbe contre l'exploitation de l'Occident représenté par les multinationales et la manipulation des historiens qui ferment les yeux sur les atrocités perpétrées par le Nord contre le Sud :

> *« Voilà, mec, l'histoire t'apprend à admirer des tyrans, à sélectionner des cultures, mais quel manuel t'a jamais parlé des méfaits de la planification des multinationales du désastre en sol africain ? Qui te*

[60] Axel Honneth , cité par Jules Donzelot, *Ibid*., p.28
[61] *Ibid*., p.25
[62] *Ibid*., pp,29,30
[63] Andrée Dahan, *Op.,Cit*, 1993, p.114
[64] *Ibid*., p.115

parle de l'histoire de l'appauvrissement systématique du tiers monde ? Tes historiens ? Des manipulateurs ! »[65]

En effet, la dichotomie entre le Nord et le Sud, richesse et misère se fait sentir tout au long du roman. Dans le journal francophone intitulé (la Presse du Soir), une référence est faite à la pénurie d'eau et à la montée des prix au marché noir. Muss, sur un ton sarcastique situe la géographie de la misère en soulignant que « c'est toujours le Sud qui écope ! »[66]. Il fait allusion aux milliers d'individus subissant les épidémies, les troupeaux décimés, les récoltes détruites, les foules qui s'entretuent pour un litre d'eau. Cette condition de vie minable est à jamais réservée au tiers monde : « c'est jamais l'Europe ni l'Amérique du Nord qui remportent la première place au palmarès. Au moins, là, on est champion ! Et ça, attention on y tient ! »[67]

Et comme l'a d'ailleurs indiqué Réginald Martel dans le journal « La Presse » pour commenter le roman : Andrée Dahan a pu moyennant des chapitres bien alternés entraîner le lecteur « tantôt dans la conscience (?) des riches, tantôt dans celle des pauvres. »[68] Elle a également réussi à décrire « les contacts entre ceux qui possèdent tout et ceux qui ne sont rien, contacts sans lesquels l'exploitation économique (et en l'occurrence, sexuelle) du tiers monde ne pourrait pas révéler efficacement toute son horreur»[69].

Bref, dans le roman deux mondes aux antipodes se côtoient : d'une part des gens fortunés venus du Nord pour tout se permettre et se payer du plaisir et d'autre part des jeunes défavorisés au service du tourisme, des démunis foncièrement exploités. C'est un roman courageux qui n'hésite pas à désigner crument l'injustice, la corruption ainsi que la déshumanisation des pauvres.

Sylvie Gervais a signalé que l'auteure a pu peindre de manière assez profonde « cette faille, majeure et dangereuse »[70] qui isole le Sud du Nord et démembre la planète ;

[65] *Ibid.*, p. 219
[66] *Ibid.*, p. 171
[67] *Ibid*., p. 171
[68] Réginald Martel «Andrée Dahan a réussi un pari fort périlleux», *La Presse*, 12 décembre, 1993, p.17
[69] *Ibid*., p.17
[70] Sylvie Gervais, «Andrée Dahan. L'Exil aux portes du paradis», in *Lectures* février, Montréal, 1994, p. 12

elle s'est aussi focalisée sur « le lieu humain de la brisure»[71] mettant ainsi en exergue le grand malaise de l'être démuni.

La juxtaposition de la misère à la richesse, l'abondance à la privation accentue les séparations entre les riches occidentaux vacanciers et les indigènes relégués au silence et à l'exclusion ce qui contribue davantage à cerner la notion de précarité de l'environnement dans ses moindres détails. Certes, le roman constitue un véritable témoignage sur l'expérience extrêmement éprouvante de la misère endurée par les catégories les plus vulnérables de la société ; nul doute pourtant qu'il lance « un appel indirect à l'évolution d'opinions et de perceptions »[72]. L'écrivaine du roman, d'après Rabia Redouane, entend ainsi provoquer, une prise de conscience sur les dangers encourus par la construction de tels complexes touristiques à la proximité et au détriment des bidonvilles « qui font selon les autorités locales ombrages aux splendeurs et à la richesse du paradis que les touristes se paient avec des prix excessifs. Alors, pour ne pas troubler l'âme sensible des visiteurs, on cache la misère derrière des murs de pierre »[73].

Ce roman se distingue par son originalité : c'est le démuni, le marginalisé qui parle, en d'autres termes nous sommes dans un état de « parole déplacée »[74] comme l'a désigné Roland Barthes. Cette prise de parole renforce l'état du démuni car elle le rend apte à dénoncer l'identité sociale qui lui est assignée par les catégories sociales dominantes :

> *« En prenant la parole, Muss remet en question la capacité de la communauté principale de l'altériser ou du moins sa voix lui permet de décliner le pouvoir de légitimation de cette collectivité, de ne pas l'accepter. Grâce à son discours de résistance et de révolte, ce personnage Autre peut efficacement concevoir et maintenir une Identité inconciliable avec l'Identité sociale que lui impose la communauté dominante. »*[75]

[71] *Ibid*., p.12

[72] Rabia Redouane, « Andrée Dahan, voix féminine arabe en terre canadienne », in *Annales* de l'université de Craivo, langues et littératures romanes AN XVIII, Nr.1, 2014, p.123

[73] *Ibid*., p.123

[74] Roland Barthes, *Critique et vérité*, Editions du Seuil, Paris, 1966, p.44

[75] Julie Cabri, Quand l'Autre prend la parole. La représentation de trois formes d'altérité dans le roman contemporain, thèse de doctorat, université de Toronto, 2009, pp.222-223

Certes, le registre langagier, dans le roman, n'est pas choisi aléatoirement ; il s'acquitte d'une fonction pragmatique indéniable : on dirait des flammes, des projectiles, des explosions de toutes sortes. C'est à juste titre que Roland Barthes signalait : « L'écriture fait du savoir une fête »[76].

À travers les attitudes et les réactions de Muss et de Saadoun, deux tendances contradictoires apparaissent, Muss conçu comme l'intellectuel, le partisan de la culture occidentale qui est toujours convaincu de la force et de la puissance de la parole tandis que son copain, Saadoun est le symbole de l'homme rebelle, révolté. Il prône la violence, l'action terroriste : seule et unique issue contre ce monde monstrueux et exploiteur. Les deux protagonistes incarnent l'alternative douloureuse devant laquelle se trouve la jeunesse des pays arabes : « soit un ralliement à la culture occidentale au risque d'être rejeté, soit une révolte qui passe par le terrorisme contre l'arrogance de l'Occident initiant une nouvelle exploitation de la pauvreté »[77].

Conclusion

Dans une optique écologique, le roman objet d'étude dénonce les méfaits de la bidonvillisation chaotique, source principale de pathologie urbaine, qui est incarnée par la prolifération des bidonvilles. Les traits caractéristiques de cet habitat précaire et insalubre, les répercussions de ce mode de vie sur l'environnement, l'individu et la société tout entière sont une réalité incontestable. La notion de l'anthropocène est élaborée, le dysfonctionnement de l'écosystème comme résultat de l'activité humaine rend inhabitable notre planète. La dégradation flagrante de la biodiversité appelle au secours !

Quant à l'optique sociologique du roman, elle se révèle dans la diffusion du sentiment de l'invisibilité sociale qui renforce la division entre les diverses couches de la population. Deux groupes s'opposent, ceux qui bénéficient de l'activité économique, d'une sécurité d'emploi, des politiques publiques, de la reconnaissance des médias et ceux qui en sont exclus et se trouvent par conséquent, menacés et insécurisés.

[76] Roland Barthes, *Leçon*, Seuil, Paris 1978, p.20
[77] Rabia Redouane, *Op.,Cit*., 2014, p.123

Le regard de l'ethnologue est illustré par l'aspect conflictuel qui se dresse de part et d'autre ; le rapport est principalement basé sur l'iniquité poussée à l'extrême. Le roman fait état de cette fissure entre élites et invisibles ou laissés pour compte qui à la longue engendrera des tensions et donnera libre cours « aux discours populistes »[78]. La dévalorisation et l'extension de ses représentations dans la société influent négativement sur les individus, portant préjudice aux mécanismes de cohésion sociale. Selon le rapport de l'ONPES daté de 2016 « Creuser les liens entre invisibilité et identité apparaît […] comme un enjeu majeur de la recherche et du débat que suscitent les inquiétudes sur l'avenir du « vivre ensemble »[79]. Un signal d'alarme pour retrouver l'empathie, la sollicitude et la reconnaissance de tous par tous au sens large s'avère être indéniablement une condition fort importante pour écarter le risque d'impasse sociale.

Le roman se fait l'écho de préoccupations sociales, politiques et environnementales avec une sensibilité poétique : le sentiment d'impuissance et de résignation qui s'abat sur le défavorisé est significatif. Chez Dahan le sens de l'ethnologue atteint son apogée ; les observations ethnographiques constituent une part non négligeable du récit qui s'en trouve enrichi voire comparé à un document sociologique. L'appel à la construction de la figure de « l'État social »[80] longtemps débattue par Castel, et à la mesure des nouveaux défis de la société contemporaine, pointe à l'horizon.
L'érosion environnementale et celle sociale sont le reflet l'une de l'autre, elles s'entretiennent mutuellement : deux calamités appartenant à une même problématique d'absence de compassion et de soins : de soi, de l'Autre et de l'environnement.

Après avoir examiné de près l'horizon écologique du roman objet d'étude nous pouvons constater la grande interaction entre environnement, société et humanité. La dégradation est sur tous les plans ; chacune des visions est le miroir de l'autre. C'est la concrétisation de l'essence de la précarité, de la détérioration et de la décadence qui ne laisse intact aucun aspect de notre vie soi-disant moderne ! Et là, nous nous adhérons au point de vue d'Anna Lowenhaupt Tsing : « Comment rendre

[78] Jules Donzelot, *Op., Cit*., 2016, p.97
[79] *Ibid*., p.154
[80] Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995, p.16

compte autrement du fait que tout reste en vie dans le désordre que nous avons créé ? »[81]

On ne peut conclure sans saluer le choix heureux d'Andrée Dahan au niveau du titre du roman qui met en exergue la notion des frontières. Une frontière rigide, infranchissable nourrie de stéréotypes et de préjugés. Moyennant trois termes significatifs (exil/portes/paradis) elle a pu brillamment incarner la théorie de sémiosphère proposée par Lotman ; résumer toute l'intrigue et mettre en lumière cette dichotomie inestimable autour de laquelle s'articule le récit.

Bien sûr, entre l'exil où vivent les défavorisés et le paradis réservé aux classes nanties se dressent de très grandes barrières infranchissables sans une meilleure prise de conscience et sans déployer de très gros efforts de la part de toutes les parties prenantes de la société humaine.

En fin de compte la citation tirée de « *La Nuit sacrée* » de Tahar Ben Jelloun, qui est mise en épigraphe au début du roman est un signal d'alarme lancé désespérément en vue d'une aurore qui tarde à venir !

> *« Racontez à tout le monde ce que vous avez vu ici. Ce n'est pas un cauchemar. Nous ne sommes pas des fantômes. Nous sommes des hommes devenus déchets et oubliés à jamais. »*[82]

Références bibliographiques

Corpus

[81] Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* (*The Mushroom at the End of the World*, 2015), trad. de l'anglais par Philippe Pignarre, La Découverte, 2017, pp. 21-22.

[82] Andrée Dahan, *op., cit* ., 1993, p.9

DAHAN Andrée (1993), *L'Exil aux portes du paradis*, Editions Québec /Amérique.

Ouvrages cités

- BARTHES Roland (1966), *Critique et vérité*, Editions du Seuil, Paris.
- BLANCHOT Maurice (1971), *Le livre à venir*, Gallimard.

- CABRI Julie (2009), Quand l'Autre prend la parole. La représentation de trois formes d'altérité dans le roman contemporain, thèse de doctorat, université de Toronto, https://utoronto.scholaris.ca/items/30afad78-5b9c-4226-a7c9-408252233dc4

- CASTEL Robert (1995), *Les Métamorphoses de la question sociale*, Fayard.

- CHERIGUEN F. (2008), *Essai de sémiotique du nom propre*, Alger, Office des Publications Universitaires.
- DAHAN Andrée (1985), *Le Printemps peut attendre*, Editions Quinze, Montréal.
- DEPAULE Jean-Charles (2006), *Les mots de la stigmatisation urbaine*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

- LAZZERI Christian et CAILLE Alain (2016), *La Reconnaissance aujourd'hui*, CNRS Éditions, Paris, 2009, OpenEdition Books.
LOTMAN Youri (1999), *La Sémiosphère*, Limoges, Presses universitaires de Limoges.
- MAGALI Merle (1952), *Homme invisible pour qui chantes-tu ?*, Editions Grasset, traduit de l'anglais, *Invisible Man*, Editions Random House.
- SANSOT Pierre (2009), *Les gens de peu*, PUF, Quadrige Essais Débats.

- TSING Anna Lowenhaupt (2017), *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* (The Mushroom at the End of the World, 2015), trad. de l'anglais par Philippe Pignarre, La Découverte.

Articles cités

- ANCERY P. (2018), « La misère absolue des “zoniers”, peuple de la périphérie », Retronews.fr, Bibliothèque nationale de France.
- BRAUD Philippe (2003), « Violence symbolique et mal-être identitaire », *Raisons politiques*, 2003/1, N0.9.
- DONZELOT Jules (2016), *L’invisibilité sociale : une responsabilité collective*, Paris, Observatoire national de la pauvreté et de l’exclusion sociale.
- GERVAIS Sylvie (1994), «Andrée Dahan. L’Exil aux portes du paradis», in *Lectures février*, Montréal.
- GEVEN Alexandre (2022), Les théories écologiques de la littérature : de l’écopoétique à la biocritique. Sara Buekens;Pierre Schoentjes; Riccardo Barontini. L’horizon écologique des fictions contemporaines, 53, Droz, Romanica Gandensia, 978-9070489342. halshs-03913983
- KATTAN Naïm (1993), «Un double exil», *Le Devoir*, samedi 5 décembre.
- LAFORGE Christiane (1995), «Dahan raconte une histoire bouleversante», *Le Quotidien*, le lundi 5 juin.
- LUGLIO Davide (2019), La littérature à l’âge de l’anthropocène : les enjeux d’un nouveau récit de la réalité. Itinerari, Perspectives in the Anthropocene: Beyond Nature and Culture?, LIX, pp.19.10.7413/2036-9484026. Hal 04014366(p118)
- MARTEL Réginald (1993), «Andrée Dahan a réussi un pari fort périlleux», *La Presse,* 12 décembre 1993
- MARTIN, F. (1993). Compte rendu de [L’envers du décor et le décor du réel /BOURGUIGNON Stéphane, L’avaleur de sable, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 240 p. / Andrée Dahan, L’exil aux portes du paradis, Montréal, Québec/Amérique, 1993, 256 p. / France Daigle, La vraie vie, Montréal/Moncton, l’Hexagone/Éditions d’Acadie, 1993, 80 p.] Lettres québécoises, (72), 17–18.in Lettres québécoises, La revue de l’actualité littéraire.
- MORIN, Jeanne (1994), «Andrée Dahan. L’Exil aux portes du paradis», *Le Sabord*, création littéraire et visuelle, Printemps/Été.

- PAUGAM Serge (1998), « Les formes contemporaines de la pauvreté et de l'exclusion. Le point de vue sociologique », in: *Genèses*, 31,1998. Femme, famille, individu, pp. 138-159.
- REDOUANE Rabia (2014), « Andrée Dahan, voix féminine arabe en terre canadienne », in *Annales* de l'université de Craivo, langues et littératures romanes AN XVIII, Nr.1, 2014.
- ROY Monique (1994), «Une découverte: Andrée Dahan», *Châtelaine*, Juillet.

Ouvrages/articles consultés/non-cités

- ASCARIDE Gilles et CONDRO Salvatore (2001), *La ville précaire: les isolés du centre- ville de Marseille*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2001. Azouz Begag, « Les relations France-Algérie vues de la diaspora algérienne », *Modern and Contemporary France*, vol. 10, n° 4, 2002, pp. 475-482. Bernard Roux, « Agriculture, marché du travail et immigration. Une étude dans le secteur des fruits et légumes méditerranéens », *Mondes en développement*, n° 134, 2006/2, pp. 103-117.
- BAREL Yves (1982), *la Marginalité sociale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BOURDIEU Pierre (2007), *La misère du monde*, Paris, Points.
- CALVAYRAC Adeline (2020), Approche psychosociale de la construction des perspectives temporelles des personnes en situation de précarité d'emploi. Le cas des travailleurs intérimaires, Université Toulouse 2 – Jean Jaurès, 2020 https://dante.univtlse2.fr/access/files/original/646609b80a05670ecd3bc4c83908517e4e5d28c5.pdf
- CARRETEIRO Teresa Cristina (1993), *Exclusion sociale et construction de l'identité: les exclus en milieux "défavorisés" au Brésil et en France*, Paris, L'Harmattan, coll. « Santé, sociétés et cultures ».
- HONNETH Axel (2005), a- « Invisibilité : sur l'épistémologie de la " reconnaissance" », *Réseaux*, n° 129/130, Visibilité/Invisibilité, 2005/1-2. b- (2004) « Visibilité et invisibilité : sur l'épistémologie de la "reconnaissance" », *Revue du MAUSS*, n° 23, De la reconnaissance, 2004/1.
- LE BLANC Guillaume (2008) « Soi-même comme un étranger », *La Pensée de Midi*, n° 24-25, Le Mépris, 2-3.

- LUSSAULT Michel (2007) *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain. Paris*, Éditions du Seuil, collection La couleur des idées.
- MARPSAT Maryse (2008), « Bilan des sources et méthodes des statistiques publiques concernant les personnes sans domicile », in *ONPES* 2007-2008, Les Travaux de l'Observatoire, Deuxième partie, « Les conditions de logement des ménages pauvres », pp. 413-431.
- MESSU Michel (1997), L'exclusion : une catégorisation sans objet. In: *Genèses*, 27. Outils du droit. pp. 147-161;doi :https://doi.org/10.3406/genes.1997.1455 https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1997_num_27_1_1455
- MIÈGE Bernard (2010), *L'espace public contemporain*, Presses universitaires de Grenoble.
- PAGÈS Claire (2014), « La reconnaissance comme paradigme », *La Vie des idées*, 6 février. URL : http://www.laviedesidees.fr/La-reconnaissance-comme-paradigme.html
- THOMPSON John (2005), « La nouvelle visibilité », *Réseaux*, n° 129/130, Visibilité/Invisibilité, 1-2.

الرسالة الإيكولوجية فى النص الأدبى

أ.م.د/ داليا حسام الدين زعتر
قسم اللغة الفرنسية، كلية الألسن، جامعة عين شمس، جمهورية مصر العربية
dzaatar@yahoo.com

المستخلص:

تهدف هذه الدراسة إلى كشف وتحليل الرسالة الإيكولوجية التى تبعث بها الكاتبة أندريه داهان، من خلال روايتها التى تحمل عنوان، "المنفى على أبواب الجنة". ترتكز الدراسة على محورين أساسيين: يتناول المحور الأول بالبحث السياق الفضائى وحال التردى الذى يشهده، حيث تحتل المسألة البيئية المتدهورة والتى يعانى منها اليوم قطاع عريض من سكان العالم محل الصدارة ومن ثم تظهر مدن الصفائح باعتبارها حيزًا حيويًا أو نمط حياة. ويتناول البحث أيضًا ظاهرة بناء هذه المدن العشوائية وارتباط وجودها الوثيق بالتنمية الاقتصادية؛ هذه الظاهرة التى لا تتوقف عن الانتشار مما يشكل تهديدًا حقيقيًا على بلدان مختلفة. ويجدر الإشارة هنا إلى نظريتى "الأنثروبوسين والسيميوسفير" من جهة وإضفاء الصبغة الفضائية على الكتابة من جهة أخرى. أما المحور الثانى فيستعرض مدلول الإيكولوجيا الاجتماعية والذى يكشف بدوره الأفكار والرؤى والمواقف التى يتبناها هذا الفريق اوذاك؛ وتتسع النظرة لتاخذ مناحى تجريدية تبحث فى مفاهيم وظواهر الفقر والإقصاء والعنف وتتعرض لنظريتى "إنكار الاعتراف" و"اللا مرئى" دون إغفال الجانب اللغوى المتصل بالسياق. كما يتعرض البحث أيضًا لملمح الصراع الدائر بين الغرب ودول العالم الثالث والذى يُرمَز إليه فى الرواية بقارة أفريقيا.

الكلمات المفتاحية : البيئة؛ مدن الصفائح؛ الأنثروبوسين؛ الإيكولوجيا الاجتماعية؛ اللامرئى

The Ecological Message in Literary Text

Assoc. Prof. Dr. Dahlia Hossam Eddine Zaatar

French Department, Faculty of Al-Alsun, Ain Shams University, Egypt

dzaatar@yahoo.com

Abstract

The proposed study aims to explore and analyze the ecological message sent by Andrée Dahan in the novel entitled *"L'Exil aux portes du paradis"*. It is a message that embraces the ecological, the social, and the North/South conflict. Our study is structured around two axes. The first axis deals with the spatial context. The degrading environmental problems currently facing a large proportion of the world's population take pride of place in the novel, with the emphasis on the slum as a living space. Slums are also discussed as a phenomenon strongly linked to economic development, a fact that is gaining more and more ground and thus posing a real threat to any country. Under this axis, two theories emerge, namely "The Anthropocene" and "The Semiosphere", not to mention the spatial turn in literature, which will also be highlighted. The second axis will focus on the environment in its sociological sense, the lived social ecology from which the convictions, perceptions and positions of each individual are reflected. The perspective will thus be broadened, oriented towards the abstract, in order to identify notions such as poverty, exclusion and violence, without neglecting the related discursive paradigm. To this end, two theories will be examined: "social invisibility" and "denial of recognition". The theme of the environment will also be developed from its conflicting perspective represented in the novel by the West and the Third World symbolized by Africa.

Keywords: Environment; slum; the Anthropocene; social ecology; invisibility.